Les troubles du Quartier latin.

Numéro d'inventaire : 1979.12613.1
Type de document : image imprimée
Période de création : 4e quart 19e siècle
Date de création : 1893
Collection : L'Illustration ; 2628
Description : gravure de presse d'après gravure sur bois feuille de journal découpée collée sur carton article joint bords déchirés dimensions de la feuille : 390 x 185
Mesures : hauteur : 150 mm ; largeur : 80 mm
Notes : Portrait en pied de face, visage de 3/4 g. d'Antoine Nuger, tué à 23 ans au cours des manifestations étudiantes du quartier latin
Mots-clés : Activités sociales, syndicales, politiques des élèves, étudiants, enseignants
Filière : Université
Niveau : Supérieur
Nom de la commune : Paris
Nom du département : Paris
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 1
Commentaire pagination : page 36
ill.
Lieux : Paris, Paris

NOS GRAVURES

LES TROUBLES DU QUARTIER LATIN

On sait quel a été le point de départ de l'agitation sanglante qui vient de transformer tout un quartier de Paris en un véritable champ de bataille, mettant aux prises la force armée avec les étudiants, renforcés bientôt, malgré eux, de tous les éléments révolutionnaires que compte la capitale.

Le monôme qui a eu lieu samedi dernier au quartier latin pour protester contre la condamnation des organisateurs du bal des Quat'Z'Arts a occasionné la mort d'un jeune homme, M. Antoine Nuger, qui, au cours de la bagarre qui s'est produite sur la terrasse de la brasserie d'Harcourt entre les étudiants et les agents de la 4e brigade centrale, fut frappé à la tempe d'un coup de porte-allumettes.

Antoine-Félix Nuger était un grand jeune homme de vingt-trois ans, très brun, à la physionomie ouverte et douce. Il venait de terminer son service militaire (notre portrait le représente dans son uniforme de sous-officier au 3e zouaves); il était employé de commerce et depuis quelques mois habitait à Paris, 4, rue de la Jussienne.

C'est mardi que se sont produits les événements les plus graves et les bagarres les plus sanglantes. On sait que le cadavre de l'infortuné Nuger avait été transporté, aux fins d'autopsie, à l'amphithéâtre de l'hôpital de la Charité. La veille déjà, on avait annoncé que le corps de Nuger allait être mis en bière et expédié clandestinement à Clermont-Ferrand. Une délégation d'étudiants et de manifestants s'était rendue alors à l'hôpital de la Charité, et avait obtenu du directeur, M. Gillet, de défiler devant le cercueil, sur lequel bientôt bouquets et immortelles s'amoncelèrent.

Le lendemain, le même bruit ayant couru, une nouvelle délégation se rend auprès de M. Gillet, et une foule énorme se presse aux abords de l'hôpital. Les agents du quartier ont quelque peine à maintenir l'ordre.

Mais bientôt un cri s'élève : « la garde ! la garde ! » En effet on aperçoit, débouchant du côté gauche de la rue Jacob, un peloton de gardes municipaux. Les étudiants qui forment un demi-cercle devant la grille, et qui s'unissent les uns aux autres en maintenant à deux mains leurs cannes jointes bouts à bouts, veulent s'opposer à l'arrivée des gardes. Mais à leur tête, le maréchal des logis chef va toujours, de sa main gantée de blanc il fait signe à la foule de se retirer. Les agents prêtent main forte aux municipaux et parviennent à dégager quelque peu les abords de l'hôpital.

Les étudiants gagnent alors le boulevard Saint-Michel après avoir laissé cinq des leurs pour veiller sur le corps de leur camarade et il ne reste plus guère en place que des badauds, des femmes, et des gamins de quinze à dix-sept ans; sur les grilles de l'hôpital sont juchées plus de cent cinquante personnes qui attendent toujours, du haut de leur poste d'observation, qu'un événement vienne les distraire. A 5 heures les agents du 6e arrondissement font descendre les curieux des grilles et c'est alors qu'on voit arriver au pas gymnastique, les coudes au corps, les agents de la 4e brigade centrale qui, commandés par un officier de paix, font faire place nette et déblaient les rues Jacob, des Saints-Pères et de l'Université. Ils sont une centaine environ et chargent la foule, quelques-uns le sabre au poing.

La panique est à son comble et les fuyards cherchent à s'abriter qui dans un magasin, qui dans l'embrasure d'une porte cochère. Une charge de cavalerie faite par un peloton de gardes municipaux qui viennent bride abattue par la rue de l'Université déblaie complètement les abords de l'hôpital dont le sol est jonché de débris de toutes sortes : cannes, chapeaux, casquettes, ainsi que de nombreux projectiles jetés aux agents par les infirmiers et les personnes de l'hôpital. L'hospice de la Charité reste gardé par les agents du quartier jusqu'au jour de la levée du corps qui a été faite mercredi matin à 3 heures.

Nous avons dit que de tristes scènes de désordre s'étaient produites; c'est dans la nuit du mardi au mercredi qu'il en a été le plus constaté. Alors que dans la journée, des tramways, arrêtés par des manifestants, étaient enlevés de leurs rails, renversés et placés en guise de barricades aux entrées des rues Saint-Benoit, de Seine, de Furstenberg, de Rennes, de l'Echaudé et du carrefour Buci, les kiosques du voisinage étaient saccagés et incendiés.

Devant la Faculté de Médecine, en face même de la statue de Broca, des mains criminelles mettent le feu à l'omnibus Plaisance-Hôtel-de-Ville, couché sur le flanc; mais la police accourt. Des agents chargent les manifestants et les font reculer, et c'est vraiment un spectacle horrible et poignant que de voir s'allumer, au milieu des hurlements de la foule, ces épouvantables feux de joie que les pompes à vapeur rejoignent à toute vitesse pour les éteindre, tout en poussant dans la nuit noire leurs mugissements lugubres et monotones.

Espérons que nous en avons fini avec ces nouvelles journées de juillet commencées par les étudiants, mais continuées par d'autres, comme le prouve bien le dessin que nous donnons et qui résume en quelques traits saisissants le caractère de ces manifestations : des gens dont la tenue ne rappelle que de très loin celle de de la jeunesse des Ecoles, lisant, le matin venu, sur un banc qu'ils ont dû contribuer à démolir, le récit de leurs exploits de la veille... Mais là-bas, à droite, se dessine,

M. ANTOINE NUGER
Photographie reproduite par le procédé H. Mairet.

rassurante une silhouette qui prouve que la socie
songe encore à se défendre.